

# La lecture, chemin de résilience ?

par Léa Souccar\*

À partir d'une réflexion destinée à des instituteurs et à des éducateurs spécialisés travaillant avec des enfants en difficulté, Léa Souccar montre pourquoi et comment certains contes et romans de jeunesse, qui racontent à leur manière un processus de résilience, offrent aux éducateurs des pistes originales pour assurer leur rôle auprès des enfants dont ils ont la charge.

\* Léa Souccar est enseignante à l'Institut Libanais d'Éducateurs, Université Saint-Joseph, à Beyrouth. Formée à l'enseignement du théâtre en éducation spécialisée, elle va à la rencontre des enfants dans les écoles, les hôpitaux ou les camps de réfugiés. Ses domaines de prédilection sont le conte et la marionnette.

Cet article résume une partie de la recherche développée dans un mémoire intitulé « La Fée éducatrice, ou Quand la littérature de jeunesse offre des étincelles de résilience », dirigé par Madame Aida Roucos Nehmé, présenté en juin 2003 à l'Institut Libanais d'Éducateurs.

Depuis toujours, la littérature jeunesse nous met en présence de héros qui « s'en sortent » en dépit de circonstances adverses. « Traditionnellement, l'individu appelé en quelque sorte à de grandes choses est nécessairement quelqu'un qui n'aurait pas dû naître et qui, venu au monde en dépit de tous les obstacles, ne survit qu'au prix d'une lutte de chaque instant contre un pouvoir malfaisant. » : Marthe Robert<sup>1</sup> brosse ainsi en quelques lignes, à propos du conte, le portrait de ce qu'on appellerait aujourd'hui un héros résilient. Pour des éducateurs la question se pose de savoir si « l'utilisation » de la littérature de jeunesse peut offrir des pistes à une action éducative qui s'efforce de « remettre debout » des enfants ayant vécu des situations traumatisantes, en se demandant à la fois dans quelle mesure les histoires pour enfants présentant un héros résilient sont à l'image du processus de la résilience, tel que défini par la science, et de rechercher, grâce une intelligence plus profonde de ce genre d'histoires, des moyens d'enrichir la pratique quotidienne des éducateurs.

Le propos n'est pas de chercher à systématiser l'action éducative en privilégiant les lectures « utiles ». Outre que beaucoup de lecteurs et de médiateurs se refusent à cette vision utilitaire de la littérature, puisque à leurs yeux la littérature ne s'encombre pas d'« objectifs » pédagogiques ou psychologiques, il faut aussi éviter plusieurs écueils. D'abord une tentation trop rationnellement réductrice qui exclurait les textes « non conformes » à un modèle de résilience. Et surtout la recherche d'un effet « thérapeutique » direct : il s'agit de montrer que ce ne sont pas forcément les histoires qui ressemblent le plus à sa propre réalité qui ouvrent au lecteur une « porte de sortie ». Lire n'est pas découvrir des textes qui offrent un pur et simple reflet d'une situation difficile mais des histoires qui en fournissent une forme transposée. C'est « là où il suppose une appropriation, un voyage dans le temps ou dans l'espace, là où il procure une métaphore, où il met à distance, qu'un texte semble le plus à même de “ travailler ” celui ou celle qui le lit, tandis qu'une trop grande proximité peut s'avérer inquiétante, intrusive », dit Michèle Petit<sup>2</sup>. Ce point, pour nous éducateurs, est très important. Nous avons souvent tendance à privilégier les histoires à rendement immédiat, avec une « morale », un « message » bien définis. Or ce serait plutôt en offrant aux enfants des lectures gratuites que nous augmenterons leurs chances de tomber sur la page ou la phrase qui pourra les « lire » en « éclairant une région d'eux-mêmes jusque-là obscure qu'ils pourront enfin habiter. » Au cours de cette réflexion, nous chercherons à démontrer que la lecture « utile » n'est pas forcément celle que l'on croit, en nous appuyant sur des exemples tirés de trois contes<sup>3</sup>.

C'est à partir de là que nous réfléchirons aux moyens de faire de notre lieu de médiation un « laboratoire de résilience » ; en d'autres termes, un lieu où chaque jeune peut trouver des pistes pour l'aider à dépasser ses difficultés, éventuellement ses traumatismes, et à vivre mieux. Au-delà du débat entre « livre-médicament » et lecture purement gratuite, nous nous intéresserons à la médiation elle-même et à ses conséquences, à travers le rôle du médiateur ou « passeur » : car ce n'est pas seulement le contenu d'un livre qui agit dans la vie du lecteur, mais souvent le lien qui s'est créé à travers ce livre - lien réel, interpersonnel, entre lecteur(s) et médiateur ; ou lien métaphorique, intrapersonnel, entre le lecteur et son propre vécu.

### La résilience

« Le mot résilience nous vient de la physique des matériaux ; il exprime la résistance aux chocs. Résilier, (...) c'est surmonter les épreuves et les crises de l'existence, c'est-à-dire y résister, puis les dépasser pour continuer à vivre le mieux possible. »<sup>4</sup> « La résilience est un processus, un devenir de l'enfant qui, d'actes en actes et de mots en mots, inscrit son développement dans un milieu et écrit son histoire dans une culture. C'est donc moins l'enfant qui est résilient que son évolution et son historisation »<sup>5</sup>. Ce processus de résilience dépend de plusieurs facteurs<sup>6</sup>, dont deux ont principalement retenu notre attention : un lien important avec une personne qui prend soin de l'enfant et un environnement socioculturel favorable, générateur d'action.

Tous les auteurs sont unanimes sur un point : « la rencontre qui éveille » représente le plus précieux des facteurs de résilience. C'est la rencontre

de l'enfant en souffrance avec une personne concernée par son bien-être. Cette personne manifeste une compassion envers l'enfant et lui sert de modèle positif. Elle guide son développement comme le fait un tuteur pour une jeune plante, d'où le nom de personne-tuteur, que nous utilisons fréquemment. Ce tuteur offre à l'enfant un espace de parole, il a envers lui des attentes importantes et positives, et enfin, il lui offre des occasions concrètes de participation.

Un éducateur, mais aussi un bibliothécaire, un instituteur, un libraire ne sont pas de simples prescripteurs de livres. De par la position qu'ils occupent, ils peuvent jouer un rôle essentiel dans la vie d'un jeune... et n'en avoir jamais connaissance ! On ne peut pas savoir comment une phrase fait son chemin chez le lecteur. En revanche, il est important de prendre conscience que conseiller ou offrir un livre, c'est se poser (et poser l'œuvre) en tuteur potentiel de résilience.

Nous avons abordé les contes analysés comme des métaphores pour aboutir à une multitude de pistes concrètes utilisables au quotidien. Nous exposerons ici trois exemples : celui du couple arbre-oiseau, adjuvant et tuteur de résilience de *Cendrillon* dans la version des Grimm, et les deux fées, dans *Peau d'Âne* et *Riquet à la Houppe*.

### **Un espace pour parler et agir : *Cendrillon***

Cendrillon a planté un rameau et s'en est occupée jusqu'à ce qu'il devienne un arbre. Elle a été le tuteur du rameau, avant que l'arbre ne devienne son tuteur à elle. Elle permet ainsi de réfléchir sur la manière de trouver des actions créatives dans lesquelles les enfants pourront s'engager concrètement, et qui pourront leur permettre de transformer positivement quelque chose dans leur vie. « Les jeunes en difficulté, dit Cyrulnik, se sentent humiliés si on leur donne quelque chose (et si en plus, on leur fait la morale). Mais ils rétablissent le rapport d'équilibre quand on leur donne l'occasion de donner »<sup>7</sup>.

Cette image de l'enfant qui soigne son tuteur de résilience nous fait ensuite penser à notre propre implication. À quel point nous laissons-nous transformer par les enfants dont nous avons la charge ? Serge Tisseron parle de « co-transformation » : « Il est (...) capital que l'enfant se sente capable d'agir sur l'adulte, par exemple en le faisant rire, en le gagnant à son point de vue par son argumentation ou même en le faisant réagir de manière imprévue ».<sup>8</sup> Sans être totalement vulnérable, donnons-nous aux enfants la possibilité de « prendre soin » de nous ? Le tuteur, dans cette perspective, doit être assez humble pour accepter de se laisser modifier par l'enfant... Une dame nous racontait un jour une expérience qui lui était arrivée. Elle était, selon ses dires, « nulle en maths ». En terminale, quelques jours après la rentrée, son professeur de maths lui fait signe d'approcher. Elle s'avance, persuadée de recevoir encore reproches et sermons. Quelle n'est pas sa surprise d'entendre le professeur lui dire : « On m'a

dit que vous étiez une grande lectrice. Puis-je vous demander de me conseiller un beau livre ? » La dame poursuit en disant : « Je ne suis pas devenue bonne en maths d'un coup, mais j'ai pu progresser ; et surtout le cours a cessé d'être une humiliation permanente. J'ai repris un peu confiance en moi ».

Soulignons que l'arbre est le seul espace de parole de l'héroïne qui va pleurer et prier auprès de lui trois fois par jour. Cette forme d'expression tient du rituel. Les rituels sont des repères, des jalons dans la vie de l'homme. Ce rituel peut nous suggérer des pistes possibles pour offrir à l'enfant un espace d'expression, basé ou non sur la parole, et structuré d'une manière sécurisante.

Quant à l'oiseau, il ne se pose sur l'arbre que lorsque Cendrillon y est. Il lui donne ce qu'elle veut « lorsqu'elle lui demande quelque chose ». Avant de recevoir quoi que ce soit, il faut qu'elle formule sa demande. L'adjuvant de Cendrillon est un véritable tuteur, dans la mesure où il ne va pas au-devant de tous ses désirs, mais attend qu'elle les ait exprimés, donc assumés.

### **Un espace pour rêver et être soi-même : Peau d'Âne**

Pour offrir à l'enfant des lectures gratuites, la fée de Peau d'Âne, véritable « éducatrice », nous offre une piste de réflexion. Comble d'élégance, elle n'a pas vraiment sur nous la supériorité de la magie. Elle n'utilise ses pouvoirs qu'en dernier recours, quand les méthodes « rationnelles » ont échoué, pour donner à Peau d'Âne la cassette et la baguette magique. Grâce à ces accessoires, qui lui permettent d'avoir à portée de main ses affaires de princesse, Peau d'Âne peut

s'accrocher à sa véritable identité pour résister. Sans faire de magie, nous pouvons nous interroger sur notre façon de traiter l'identité de chaque enfant. Que lui offrons-nous pour construire son identité individuelle, et pour participer à l'identité du groupe ? La cassette et la baguette, accessoires merveilleux, ainsi que les robes qui ouvrent la porte au rêve d'une existence autre, nous amènent tout naturellement à penser à une piste parmi beaucoup d'autres : celle du merveilleux lui-même, et par extension, celle du récit. Ce que nous pouvons offrir à l'enfant dans cette « cassette à histoires », ce sont des compagnons de route, des histoires qui lui permettront de se trouver et de se construire. Selon Michèle Petit, « les expériences culturelles ne seraient qu'une extension des premières expériences de jeu, d'émancipation. La lecture s'inscrit dans le prolongement de ces moments de la petite enfance où l'on prend en soi quelque chose qui vient de l'autre pour faire son chemin. Et tout au long de la vie, les pratiques culturelles restent des voies privilégiées pour retrouver cet espace paisible (...) »<sup>9</sup>. Dès qu'on parle de pratiques culturelles, on parle de culture commune, de références communes au niveau du groupe. Alors que la cassette de Peau d'Âne sauve son identité en la plaçant en marge du monde de la métairie, la « cassette » à histoires, en plus de construire l'identité individuelle de l'enfant, construit l'identité du groupe, en lui fournissant des références culturelles communes à tous ses membres. L'enfant ne mettra pas tout dans sa cassette, et nous ne saurons peut-être jamais quelles histoires l'ont aidé à « lier entre eux les événements de sa vie », ni lesquelles ont contribué à la construction de son identité.

### **Un espace de reconnaissance et de valorisation : *Riquet à la Houppie***

Le mérite de la fée est de déceler la qualité de l'enfant la première, créant ainsi une attente positive autour de Riquet. En prime, elle lui donne, ainsi qu'à la ravissante princesse idiote, un moyen d'agir concrètement pour s'en sortir. La fée invente une forme de tutorat inédite : je te donne de l'esprit, tu me donnes de la beauté. Nous rejoignons un point très important : ce n'est pas en donnant plus à l'enfant qu'on peut l'aider, mais en lui demandant de donner lui-même. Un don positif est toujours un acte créatif. Nous entendons la créativité dans un sens plus large que la simple créativité artistique. Être créatif, c'est être inventeur, fondateur, bâtisseur. Tout acte constructif est créateur. Un enfant qui construit une qualité ou un savoir chez un autre enfant est un être créatif par excellence, car il construit de nouvelles fondations, que l'autre enfant pourra transmettre à son tour. Le plus grand don de la fée, c'est le pouvoir de donner.

Quant à la princesse, elle n'est peut-être pas si idiote que ça. Elle est idiote « dans les Compagnies », parce qu'elle ne sait pas faire la conversation. Riquet, grâce à son amour, peut découvrir la forme d'intelligence de la princesse qu'il aime. En lui permettant d'exister ailleurs que « dans les Compagnies » et de développer l'intelligence qui est la sienne, il lui permet d'exister tout court.

Cette fée est un exemple d'éducateur moderne. Elle nous interroge sur notre capacité d'éveilleurs. Pas besoin de dessin pour imaginer les Riquet et les princesses que nous voyons tous les jours... Savons-nous discerner leurs qualités de base et nous y appuyer, pour les sortir de la résignation et du déterminisme ?

### **Cultures créatives**

À la question : « Quels types de cultures sont plus favorables que d'autres au développement de personnes résilientes ? », Cyrulnik répond : « Ce sont les cultures créatives, où les gens sont plus acteurs que spectateurs, où tout le monde accède et participe à la culture, et où l'art contribue à mettre en scène les représentations intimes et à en discuter. C'est une fonction importante de l'art que de mettre en scène nos représentations intimes, dont on pourra parler avec nos proches »<sup>10</sup>. Pour que la culture offre des tuteurs de résilience, il faut engendrer des acteurs bien plus que des spectateurs.

Les lieux où le livre est présent, médiathèques, bibliothèques, salles de classe et autres, peuvent offrir à tous les usagers les mêmes chances d'accès à la culture, des projets culturels originaux. Les jeunes ont l'occasion d'expérimenter de nouveaux supports artistiques, tout en tissant des liens entre eux et avec les adultes engagés. La lecture, passerelle vers d'autres arts, d'autres formes d'expression, se fait plate-forme culturelle. À partir d'un livre, un jeune découvre le théâtre, le corps et la voix en jeu ; il découvre la peinture, les arts plastiques et le plaisir de créer...

De tels lieux sont doublement propices à l'émergence de ce que nous appelons de petites étincelles de résilience. Grâce aux personnes qui assurent la médiation et grâce aux livres eux-mêmes, le jeune lecteur peut faire la rencontre qui éveille. Rencontre de chair et d'os, ou rencontre de papier, c'est selon...

## La médiation, chemin de résilience

La lecture est « un cas de figure de la communication interpersonnelle et sociale ». Imaginons un instant une pyramide à quatre sommets et quatre faces. Les quatre sommets seraient le lecteur, l'éducateur, le livre et l'auteur. Chaque pôle de la pyramide est un médiateur entre les trois autres. La pyramide tient debout. Modifions une seule de ses faces, les trois autres s'en trouveront ipso facto altérées. Altérées, dans le sens de « perméables à l'Alter », l'Autre, dans ce que sa différence peut nous apporter. La pyramide peut s'enrichir à l'infini. C'est dans la richesse de cette mine que nous avons voulu puiser.

Si nous voulons être de véritables tuteurs de résilience, nous ne pouvons pas arriver de l'extérieur avec notre science et notre savoir, et transformer le jeune lecteur. Nous devons être capables de partager son monde, de développer une relation authentique avec lui à travers des médiations qui lui parlent, pour l'amener à construire du sens par lui-même, à l'intérieur de ces médiations. « Passeurs, ce n'est pas une fonction mais c'est un peu plus qu'un rôle. C'est une manière d'être, une immersion dans la vie », dit Daniel Pennac.<sup>11</sup>

L'œuvre littéraire n'est pas là pour nous donner le mode d'emploi de la résilience, mais par la connaissance de l'humain dont elle témoigne, par son statut d'œuvre d'art, elle réveille en chaque lecteur son propre désir : rejoindre son chemin de résilience, ou être chemin de résilience pour un autre.

On dit que vivre dans les histoires, c'est s'aliéner dans le rêve. Alors qu'on nous explique l'étrange joie de Monelle, neuf ans, quand elle découvre que liber, en latin, a donné à la fois « libre » et « livre ».

On dit que vivre dans les histoires, c'est ne pas avoir la tête sur les épaules. Alors, qu'on nous dise au prix de quoi Shéhérazade a gardé la sienne... sur les épaules, justement.

1. Marthe Robert : *Roman des origines et origines du roman*, Gallimard, 1981.
2. Michèle Petit : « La Culture se chaparde », in : *La Littérature dès l'alphabet*, dir. Henriette Zoughebi, Gallimard, 2002.
3. Dans le mémoire dont cet article est issu, une partie est consacrée à l'étude de romans contemporains. Elle explore l'hypothèse que le roman explique le processus de résilience de l'intérieur, tandis que le conte l'évoque à travers les actions qui le génèrent.
4. Michel Manciaux : « L'enfant et la résilience », in : *Bulletin des médecins suisses*, n°24, 2000.
5. Boris Cyrulnik : *Les Vilains petits canards*, Odile Jacob, 2001.
6. Quatre dimensions sont récurrentes chez l'ensemble des chercheurs : Un tempérament qui crée des réponses positives dans l'entourage ; Un lien important avec une personne qui prend soin de l'enfant ; Un environnement socioculturel favorable, initiateur d'action ; La nature de la source de stress et sa signification pour l'enfant et son entourage.
7. Boris Cyrulnik. Entretien avec Sophie Boukhari, in : *Le Courrier de l'Unesco*, nov. 2001.
8. Serge Tisseron : « La Bande dessinée et la construction des repères chez l'enfant », in : *La Littérature dès l'alphabet*, op.cit.
9. Michèle Petit : « La Culture se chaparde », in : *La Littérature dès l'alphabet*, op.cit.
10. Boris Cyrulnik. op.cit. en note 7.
11. : Expression de Daniel Pennac in « Gardiens et passeurs », texte inédit, ADEL, 2000.



Peau d'Âne, ill. A. Romby, Milan